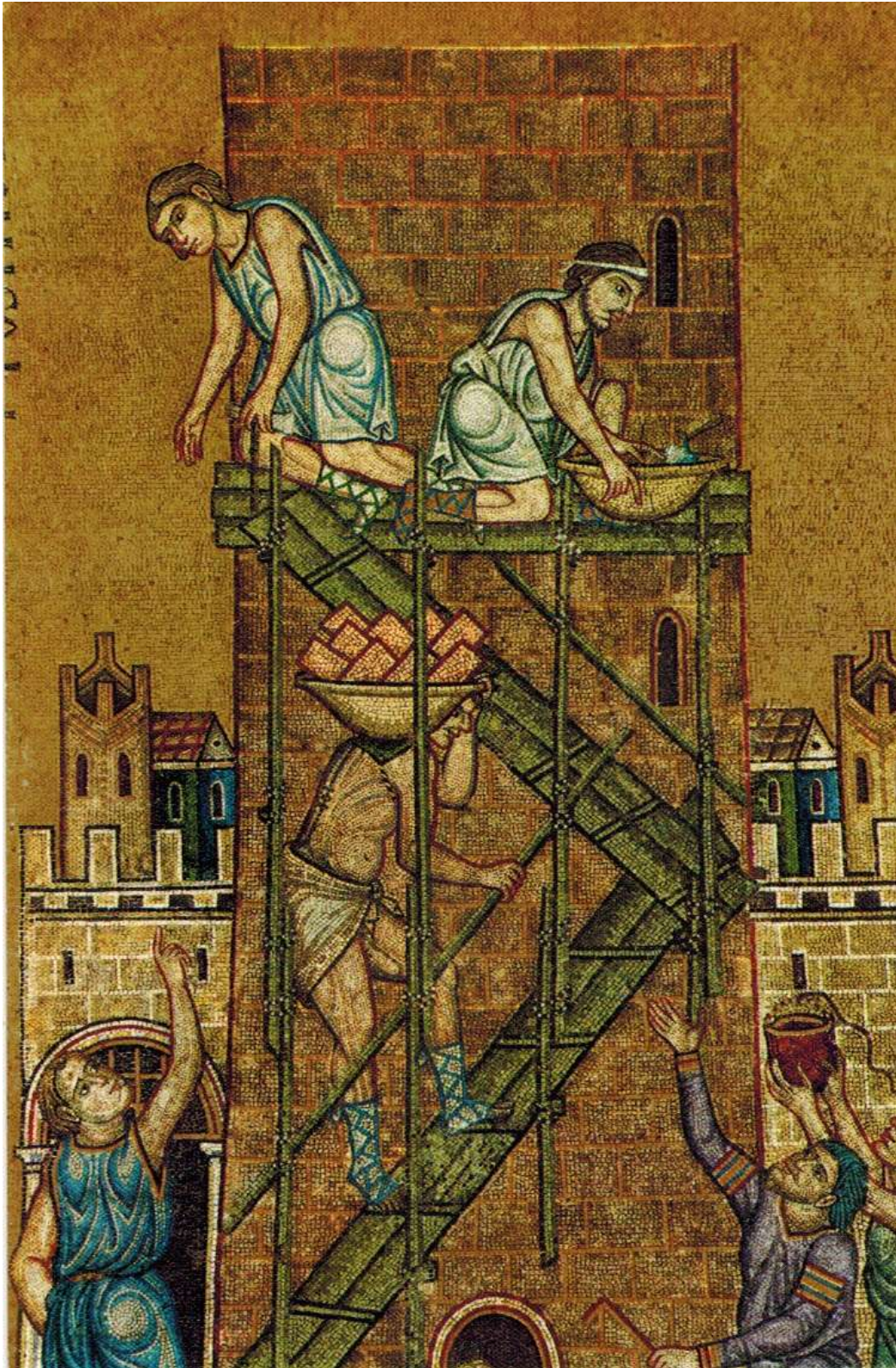


SINUEUX AUTOMNE

Deuxième édition, augmentée



La construction de la tour de Babel

Wilfrid Sébaoun

SINUEUX AUTOMNE

Poèmes

Deuxième édition, augmentée

LES ÉDITIONS DE LA REINE MAB
4, rue Clémentine de Boucheman, 78870 Bailly

ISBN : 2-908871-20-3
© Les Éditions de la reine Mab, 2013

I

*The night is darkening round me,
The wild winds coldly blow
But a tyrant spell has bound me
And I cannot, cannot go.*

*The giant trees are bending
Their bare boughs weighed with snow,
And the storm is fast descending
And yet I cannot go.*

*Clouds beyond clouds above me,
Wastes beyond wastes below,
But nothing drear can move me,
I will not, cannot go.*

EMILY JANE BRONTË

DANS LE JARDIN DU LUXEMBOURG,
UN APRÈS-MIDI

Promeneurs à l'âme frileuse,
Goûtez-vous cette douceur-là ?

Pareille à de vieilles berceuses,
Douceur d'un jour, promesse creuse
De l'automne au cœur du paria
Que Paris ne voit jamais las
D'ouvrir ses rêveries houleuses
À des apparences menteuses !

Douceur sincère, ou ténébreuse
Perfidie d'un jour qui s'en va,
Trompant l'attente douloureuse
D'une âme qui rêve tout bas ?

Des longues nuits sœurs malheureuses,
Dans le jardin, les promeneuses
Sont fantômes qu'on ne voit pas.
La solitude est toujours là !

BERCEUSE

Nous aurions pu faire fleurir
Nos ciels de grise pierre nue,
Si nous avions su qu'était due
À Satan l'ombre du plaisir.

La solitude est l'avenir
Des âmes trop longtemps déçues.
De notre jeunesse perdue
N'avons-nous appris qu'à souffrir ?

Cruelle comme l'ignorance
Qui fait mentir les apparences,
La vieillesse vient nous narguer.

Mais je chante la nostalgie
D'un amour sachant consoler
Les cœurs éprouvés par la vie.

CHATOIEMENT

Je me souviens du chant mélancolique
D'un rouge-gorge exilé, comme moi,
Au fond d'un rêve insistant, tyrannique
Et inquiétant comme un monde sans loi.

Je me souviens du silence rapace
Qui emportait vers un noir océan,
Fini l'été, sans jamais faire grâce,
Le rouge espoir de vaincre le néant.

Je me souviens de cette vieille neige
Qui écoutait bavarder les choucas ;
Dans son regard la tristesse des pièges
Tournait en rond comme en moi le tracas.

Je me souviens de ces mouettes rieuses,
Témoins de mes serments à l'horizon,
Qui m'ont prédit que tu serais heureuse
D'illuminer ma dernière saison.

SILLON

Entre la noirceur de l'automne
Et la chaux vive d'une absence,
Une main tisse les paupières
Où viendront se prendre des rêves.

— Soleil, défi aux yeux d'abîme,
Capable de noyer de nuit
Un cœur bruissant de sacrifices,
Soleil, barque et fleuve enlacés,
Buisson dévorant son désert,
Tu fouilles des routes à vif.

Le ciel craquelé boit sans honte
La fumée de feux orphelins.

— Es-tu sœur des brumes secrètes,
Es-tu sœur des étoiles nues,
Toi, évadée de l'horizon ?

TAPISSERIE MODERNE
(BOURG AU BORD DE LA GIRONDE)

Une musique toute nue
Entraîne une lune ingénue
Vers la plus lascive des plages
Qu'essaient d'assouvir les nuages.
Vénus, étoile vagabonde,
Pleure dans une nuit profonde.

Le vent gris de cette nuit raille
Les chansons du Prince de Blaye
Qu'évoquent les roses trémières
Pensives de toutes les rues.
Aussi tenaces que la glue,
Les volets, loyales paupières
Peintes en bleu des maisons fières,
Cachent des rêveries ténues.

RÊVE

Le lierre et le mur sont, comme nous, sourds
À la voix qui dit : « Fragile est l'amour ! »

Nous regardons éclore les secrets
D'une humble pluie, dans le jardin discret.

Ô fécondité, seul ton bras est fort
Comme le bras de l'Ange de la Mort !

Nous quitterons cette vie sans rancœur :
Elle aura donné leurs parts à nos cœurs.

Pure dans nos cœurs est leur nostalgie
De la mer, maintenant, — pure et sans lie.

MADRIGAL RAISONNABLE

Non, non, je ne te promets pas
Que nous cesserons de voir
Les mains de la mort, ouvertes
En éventail devant nos yeux.

Non, non, je te dis simplement
Qu'à travers cette neige pâle
Qui, née de nos âmes, retourne,
Sans jamais rompre son silence,
Sans jamais se trahir, à nos âmes,
Nous verrons les yeux de la nuit
Engloutir notre souffrance.

LETTRE DE VENISE

Sur la table où j'écris vers ma main rampe
La tristesse infinie des vieilles lampes.
J'écris quand même, étouffant dans mon cœur
La tentation de rêver d'un ailleurs.

Ô lampes longtemps compagnes fidèles
De méditations, longues mais sans fruit,
Qui font paraître étrangères les nuits
Et délire inquiétant la vie réelle,
Comment mon cœur, comme vous chargé d'ans,
Pourrait-il fuir vos regards pénétrants ?

Ce que je veux écrire est raisonnable
Mais ce feu noir qui rampe sur la table
Ne peut-il pas se nourrir et s'enfler
Du deuil qui assombrit tous mes étés ?
Cette eau où tant de vœux se sont noyés
Pourrait bien séduire un rêve blessé
Qui se verrait en elle reflété !

J'écris ! À qui ? à une ombre, à moi-même,
À Dieu, à toi, bergère sans diadème
Que, comme dit la chanson, mon cœur aime ?

Je t'écrirai jusqu'à la fin des temps.
Je ne vendrai pas ma peau à Satan.

Je rirai quand la mort, qui te ressemble,
Nous aura permis de bien rire ensemble !
Qu'importe que sur l'eau du canal tremble
Le reflet du ciel, puisque patiemment
La gondole aux rideaux tirés m'attend !

Ferme les yeux, cette lettre est un songe
Qui abolit de l'amour les mensonges.
Ferme les yeux, et tu seras moins loin
De moi, de toi, Dieu nous en est témoin.

CONTRE-FEU

Même lorsque les crépuscules
Ne seront plus que des navires
Dépossédés de leurs promesses
Amarés au quai où nos doubles
Nous attendent depuis longtemps ;

Même quand les soleils déchus
Qui cheminent dans les ciels blancs
Ne feront plus naître en nos âmes
Le besoin d'un pèlerinage
À la source de tous les rêves ;

Même quand l'Ange de la Mort
Viendra, tel un merle insolent
Dans un parc en deuil de la nuit,
Siffler la dernière chanson
Que nous pourrons entendre ensemble ;

Nous nous souviendrons qu'en ce monde
Pourtant si dur, il n'y a rien
Qui puisse arracher à leurs mains
La juste part d'éternité
Que leur amour donne aux amants.

AVANT DE FRANCHIR LA FRONTIÈRE

Avons-nous besoin d'être purifiés
Par les flammes sans voix de cette aurore
Que nous attendions depuis si longtemps,
Vautrés dans le sang de rêves blessés ?

Non ! Bien que la lumière emprisonnée
Dans nos cœurs tourbillonne en gémissant,
Nous saurons traverser notre désert.

Nos lèvres n'oublieront, certes, jamais
Le goût des baisers de la solitude,
Mais elles pourront puiser longuement
Le lait et le miel de la même source.

SOUVIENS-TOI

Souviens-toi : dans un monde ancien,
Nous avions un lit vivant
De la même vie que les vagues
Qui murmurent auprès de nous ;
Les automnes y mélangeaient
La cendre nue de chaque nuit
À d'audacieuses promesses.

Notre lit s'ouvrait et se fermait
Comme une forêt s'ouvre et se ferme.

Souviens-toi : des battements d'ailes
Froissaient, par moments, la soie
Du dais sous lequel stagnait,
Sans force, un impur silence.

Notre lit était un jardin
Où venaient construire leurs nids
Des chimères de cabalistes.

Souviens-toi : dans un monde ancien
Qui, peut-être, n'est pas perdu,
Pour nous, à tout jamais,
L'horizon n'était pas menaçant
Comme une lame de couteau.

Les lèvres rouges de la mer
Et les lèvres rouges du ciel
Démontraient chaque soir à nos yeux,
Au moyen d'un unique baiser,
L'impuissance de la mort.

AU BORD DU FLEUVE

Laisse le charbon ardent
De ta peine enfin purifier
Les lèvres de ton cœur ;
Laisse ton cœur reconnaître
Des vérités qui nous consolent,
Telles celles que je vais
Maintenant te dire. Écoute.

Nos solitudes sont des vignes
Dont la lune est le seul gardien ;
C'est nous qui leur avons donné
Les noms de deux portes brûlées.

Nos solitudes sont des mouettes ;
Ni les ciels gris ni l'océan,
Si lourds de rêves toujours tus,
Ne peuvent témoigner contre elles.

Nos solitudes sont des nuits
Qui déferlent sur des remords,
Mais rien au monde ne nous prouve
Qu'elles soient à jamais stériles.

CHANSON D'AUTREFOIS

Est-ce toi qui m'appelles
Du gouffre de mon cœur ?
Toi, l'étoile nouvelle
Dans le ciel du malheur ?

Toi, l'ombre revenue
Pleurer avec Rachel
Dans Ramah, entendue
Des quatre coins du ciel ?

Est-ce toi qui redonnes
Aux cœurs des affligés
Confiance en la Madone
Qui peut les consoler ?

Est-ce toi qui me lies
À l'horizon désert
De cette nostalgie
Dont se berce la mer ?

CE QUE DES OISEAUX MIGRATEURS CRIAIENT DU CIEL

Non, non, ce n'est pas un soleil
Dansant au-dessus de l'abîme,
Certain de sa résurrection ;
Ce n'est pas même une forêt
De plaintes changées, par les doigts
D'une fée, en feu d'artifice.

Ne t'attarde pas à flâner
En abusant ta nostalgie ;
Hâte-toi : ce sont vos promesses
Qui flambent là-bas en sifflant,
Les promesses nées dans vos cœurs
D'une même noire souffrance.

Cours éteindre là-bas ces flammes
Avec tes mains, avec ton sang.

Appelle, vite, appelle à l'aide
Ta sœur, qu'une simple chimère,
Peut-être, sépare de toi.

Crie à ta sœur de se hâter,
Que stériles seraient les cendres,
Pour elle et pour toi, à jamais,
Et que dérisoires seraient

Toutes les larmes de vos yeux,
Si vous laissez cet incendie
Engendrer une nuit déserte.

LA TRAVERSÉE FANTASTIQUE

Combien de nuits faudra-t-il à nos cœurs
Pour traverser la nostalgie houleuse
Où sombrent tant de rêveries honteuses
D'être désarmées devant le malheur ?

De combien d'anciens ou nouveaux naufrages
Les preuves verront-ils sur leur chemin ?
Quelle étoile penchée sur leur destin
Les guidera d'au milieu des nuages ?

Ils se sont trouvés bien tardivement !
Ils doivent se hâter : nulle tristesse
N'attendrit la Mort, impatiente ogresse,
Et l'humour aide peu les cœurs aimants.

L'autre rive est celle où les cœurs oublient
Leurs tribulations dans un rêve à deux.
Même quand le cœur cherche et trouve Dieu,
Quel songe extravagant est toute vie !

HEURE IMPURE

Les ombres s'allongent.
Languissent les chansons
Des chimères aux jambes torses,
Qui ont perdu leur chemin.

Tu as vu, n'est-ce pas,
Tressaillir, puis se lever
Les paupières des eaux profondes.

Tu vois, n'est-ce pas, l'oubli
Rôder, maintenant sans masque,
Autour de nous, en ricanant.

Les ombres s'allongent.
Saurons-nous
Faire échapper nos promesses
Aux tentacules du néant ?

Laisserons-nous mourir
Le soleil de cette journée
Sans la consolation
D'avoir pu bénir nos mains unies ?

ÉCORCES NUES

Devant nous qui accusons l'or
Du soleil de n'être qu'acier,
De la mer émane un silence
Noir comme les années perdues.

Nos âmes fouillent ses entrailles
En vain, — et pourtant nous ne sommes,
Ni toi ni moi, des étrangers
Pour la mer, nous avons pleuré
Plus d'une fois sur son épaule !

Venez, mélancoliques mouettes,
Donner une voix au secret
De nos noires années perdues ;
Peut-être n'est-ce pas trop tard.

Ô chagrin cent fois plus tenace
Que le sang sur les mains du soir,
Ne peux-tu pas nous secourir
Avant que la nuit ne nous dise :
« Je n'enfanterai plus d'aurore » ?

CŒURS FAIBLES

À l'heure du Jugement,
L'amour nous reconnaîtra ;
Je lui suis resté fidèle,
Et tu ne l'as pas renié.

Hélas ! ce n'est là qu'un rêve ;
Les prisons où nous souffrons
Ne sont pas prisons qui ouvrent
La voie de la rédemption !

LUNE DE DÉCEMBRE

La fleur que nulle main n'effeuille
Se meurt dans un ciel de désastre,
Sans rien dire. Et c'est le seul astre
Que notre nostalgie endeuille !

ÉCLIPSE

Le souvenir houleux
D'un amour mort fou il y a longtemps
Déferle sur ma tristesse et la pare
De girandoles dénudées,
Vite lacérées et dévorées
Par un sable féroce.

Un poisson bleu et jaune mûri
Dans une lumière souffrante
Vagabonde dans mon sang.

Je suis prisonnier ;
Offrir pour rançon mes larmes ?
Ce serait bien aussi vain
Que d'espérer faire tinter
Le cristal d'une méduse !

SAISON MAUVAISE

Dimanche après-midi pervers,
Nos avons vu tes dents de vampires !

Les chevaux de bois du destin
Tournent, tournent, tournent,
Même sans cavaliers ;
La musique insidieuse du manège
Cherche le chemin de nos âmes.

Le bruit court dans Paris
Qu'il y a, sur une place,
Pendue à une potence
Dressée par les amants déçus,
Un éclair d'orage de nuit
Qui porte sur la poitrine
Une pancarte où il est écrit :
« Des amants ont cru
Que j'étais pour eux le chemin,
La vérité et la vie. »

L'ironie fraternelle des nuages
Grignote les imprudents mensonges
Nés de l'impatience de nos cœurs,
Mais des gouffres s'ouvrent,
Et les tentacules d'un vertige

Dont nous ne voyons pas le visage
Explorent les rues et les jardins.

Par moments, à l'improviste,
On n'entend plus que le martèlement
Sur des portes misérables
Des poings des briseurs de rêves.

Soleil cruel de Paris,
Toi qui peut faire un couple fécond
D'un chagrin et d'une chimère,
Pourquoi ne donnes-tu à nos cœurs
Rien d'autre à se partager
Qu'un pain trempé d'amertume ?

FLEUR DE BRÈCHE

— Est-ce une barque sans rameur
Qu'entraîne un vieux courant aveugle ?

Est-ce un nid arraché aux bras
D'un jardin par une tempête,
Et avec lequel, maintenant,
Joue un vent doux et innocent ?

Est-ce un rouge-gorge esseulé
Vagabondant de branche en branche
Avec sa mélancolie nue
Dans une campagne méfiante ?

Est-ce une étoile amère et lasse
Qui cherche, pour s'y purifier,
Les lèvres d'une peine obscure ?

— Ce n'est qu'une chanson errante
Qui cherche d'aurore en aurore
Un fleuve où fleurisse le sang
D'un rêve blessé par la nuit.

BERCEUSE POUR UNE GRANDE FILLE

Te souviens-tu de la lumière
Que tu regardais, de ton lit,
Sous une porte familière
Rvéler à tes yeux ravis
Ce qu'était la vie singulière
D'Ève et Adam au paradis ?

En ce temps-là tu étais fière
Quand avec les yeux de l'esprit
Tu te voyais devenue mère
D'une « vraie » fille qui grandit
Et qui sourit lorsque sa mère
Rêve de la voir mère aussi.

Un jour tu seras la « vraie » mère
D'une « vraie » fille, comme on dit
Quand on ne croit pas qu'à Dieu chère
Est la poupée qu'un cœur chérit
Comme le sein qui désaltère
Le songe qui dans l'âme vit.

ATTENTE JOYEUSE DE SOLEDAD

Sur son balcon paré de souvenirs
Qui sans nulle pudeur à son cœur mentent,
Elle arrose ses fleurs, indifférente
Au sourire narquois de l'avenir.

N'est-ce qu'en secret que se berce en elle
L'âme des fleurs, source d'apaisement ?
Un chuchotement léger, dans son sang,
Lui dit que les miroirs la voient tous belle.

Ne vient-elle pas du premier jardin
Créé par Dieu, comme toutes les femmes
Et toutes les fleurs ? L'amour est-il flamme
Que la pauvreté d'une nuit éteint ?

Le temps n'est plus des solitudes sourdes !
Celle qui l'a défiée longtemps a fui
Son cœur rêveur ! — Mais s'approchent sans bruit
Les mains de la Mort, glaciales et lourdes.

SCÈNE D'AUTOMNE
DANS LE JARDIN DU LUXEMBOURG

« Le soleil nous a fait comprendre
Qu'il voudrait, avant de s'éteindre,
Partager son dernier rêve
Entre nos deux cœurs qui cherchent
Humblement leurs vrais chemins. »
Nous nous sommes dit cela
À l'oreille, en chuchotant,
Comme des conspirateurs.
Mais les marronniers méditatifs,
Les feuilles mortes aux mains pures,
Les reines prêtes à danser
Une ardente ronde éternelle,
Et dont les yeux tendres sourient
À de mystérieux nuages,
Le jet d'eau, loquace bouffon,
Les pigeons qui se remémorent
Sans fin le récit des noces
D'un vieux doge et de la mer,
Les fleurs attentives qui bercent
Des nostalgies aussi tenaces
Que les vagues de l'océan,
Et toutes les autres choses
Qui peuvent entrelacer
L'âme du jardin et nos âmes,
Se sont aussitôt esclaffés :
« Secret de Polichinelle ! »

SILHOUETTES ENCHEVÊTRÉES

Je n'ai pas la force de chercher
Un sentier où s'apaise mon âme
Dans la forêt où s'est ébréché
D'un rossignol l'impur chant sans flamme.

Des arbres las répudient leurs nids.
Le vent réprouvé tait son angoisse.
De dépit, la pauvre lune froisse
Son bouquet blanc, le bal est fini.

J'essaie de laver mes mains dans l'eau
De la nuit. En vain. Le sang de rêves
Assassinés se tord sur ma peau
En gémissant, sans repos ni trêve.

UNE INTRUSE

Ce n'est pas toi qui pleures dans cette aube !
Il y avait des attentes plus sombres,
En toi, et plus hardies, aussi, qu'en elle ;
La nouvelle venue vers mes yeux darde
Un regard plus pâle et bien moins avide
Que le tien, feu noir qui hante mon âme.

Dans cette enfant d'une nuit décevante,
Je le vois bien, ce n'est pas toi qui pleures !
De l'au-delà le soleil ne ramène
Que les rayons des larmes de Rachel
Qui sont maintenant les étoiles sœurs
De celles nées dans le ciel de Ramah.

Qu'avais-je espéré en fermant ma Bible
Et en ouvrant aux promesses de Dieu
Mon cœur épris du rêve incorrigible
D'être oublié du vieux Destin haineux ?

Qui pleure dans cette aube où je ne vois
Peut-être qu'un fantôme au regard froid
Portant un masque où s'enlise ma foi
En ton amour, puisque ce n'est pas toi ?

SUR LA FALAISE

La nuit qui vient de s'en aller
Ne nous a laissé qu'un sentier
Maigre, qui rôde comme un loup.

Dans le désert où vont mourir
Les étoiles bannies s'élève
La voix d'une passion obscure.

Le vent pleure plus tristement
Qu'un petit orphelin malade
Couché dans le lit où sa mère
Est morte sans lui dire adieu.

Les pins cherchent dans les caresses
Des branches nues de l'horizon
Une source d'oubli cachée.

Des nuages gris, soupçonneux,
Explorent lentement le ciel.

Quelle tâche de rédemption
Les persévérants goélands
Se sont-ils juré d'accomplir ?
La rédemption d'amours aveugles
Entraînés au fond de leur antre
Par des chimères sans pitié ?

Nous, qui du haut de la falaise
Prétendons nous peindre le monde,
Que savons-nous, en fin de compte,
De ces lourds océans, nos cœurs ?

PRÉDICTION RAISONNABLE

Existe-t-il un au-delà du cœur
D'où ton amour puisse me faire croire
Que tu reviendras pour me faire boire
À tes lèvres nues l'oubli du malheur ?

Pas plus qu'au moment funeste où nous fûmes
Cruellement pour toujours séparés,
Lorsque les coqs se mettront à chanter
Il n'y aura, dans mon cœur, d'amertume.

Je n'aurai rien renié, même une fois.
Qu'aurais-je pu renier ? aucune attente
N'a modéré cette douleur violente
De ne plus jamais entendre ta voix !

Je ne suis pas assez fou pour prétendre
Avoir peur de me voir sur une croix,
Seul, abandonné de Dieu et de toi.
Mais d'un rêve désert, que puis-je attendre ?

LE NID MEURTRI

La biche de l'aube à tâtons
Se meut, dans le ciel des prophètes.
Le jour qu'elle allaite, sait-on
S'il engendrera deuil ou fête ?

Le vent qui soufflait ce matin
Sur la plage déserte et morne,
C'était l'image du Destin
Qui déplace sans fin les bornes.

Cruelle est cette vérité,
Et pourtant, — il faut bien le dire,
Même au risque de tourmenter
Ton cœur, — il en est de pires !

LE LIBRE ARBITRE

Un cœur angoissé nage, nage
Dans un grand lac de solitude
Aux rives noyées dans la brume.

Lui seul sait par quel compromis
Il a laissé le diable et ses démons
Créer, il y a très longtemps,
Ce lac profond, et l'y jeter.

Dans la steppe des lunes mortes
Un autre cœur pécheur médite
Sur de grimaçantes légendes
De riches vallées englouties.

PAROLES DE JOB

N'est-ce pas Dieu qui a fait gris
Les loups gris et les a aigris ?
Et voilà qu'Il les a choisis
Entre toutes les créatures,
Qui vivent selon leur nature,
Pour les envoyer au désert,
Privés de dessert !

DAMNÉS

Quand l'Ange de la Mort viendra
Nous dire, d'un ton sarcastique :
« Allons ! il faut fermer boutique !
Tout a une fin, ici-bas ! »
Nous aurons beau nous révolter,
Et pleurer sur nos vies gâchées,
Plus rien ne pourra rapprocher
Nos cœurs à jamais séparés ;

Bien des fois, aux heures où naissent,
Du ventre des vieilles détresses,
Des nostalgies oiseaux de proie,
L'océan nous aura chanté
Ses plus beaux mensonges de soie,
Sans guérir nos âmes blessées,
Sans les remplir d'une vraie joie,
Nous ne nous serons pas aimés ;

Des milliers de barques armées
Par un amour, abandonnées
De Dieu se seront éventrées
Sur l'horizon, au fil des jours ;
Nous aurons, nous, dansé en rond
Autour de la flamme, en poltrons ;
Nous nous découvrirons damnés !
Nous ne nous serons pas aimés.

DANS UNE ÉGLISE DE VILLAGE

L'église est déserte, et l'hiver est rude
Aux âmes qui de l'espoir se dénudent.
Dure est la lutte avec la solitude !

Un feu fugitif crie dans la rosace,
À ton cœur douloureux qu'un rêve enlace,
Une âpre vérité que rien n'efface.

C'est pour ton salut que la nef s'obstine
À nourrir dans le fond de ta poitrine
Une vérité bientôt orpheline.

Souviens-toi que le sang du crépuscule
Abreuve la bête aux cent tentacules
Devant qui les cœurs trop faibles reculent.

La mort n'épargnera aucun des êtres
Qu'une aube réelle aura vu paraître.
Dieu seul dans sa nuit les fera renaître.

C'est pour ton cœur que pleure la Madone,
Pour ton cœur qui oublie que Dieu pardonne
Aux cœurs brisés, quand l'heure marquée sonne.

VERS POUR SE RASSURER

Entre nos cœurs et leurs rêves se dresse,
Comme un fantôme en pleurs presque oublié,
Un crépuscule, enfant abandonné
Avide de pardon et de promesses.

Avouerons-nous que les cris de détresse
Du soleil disparu nous ont blessés
Aussi profondément qu'un coup de dés
Qui aveugle l'âme et sans Dieu la laisse ?

La nuit va venir exiger la fin
Des lamentations sans fruit d'orphelins
Qui savent, pourtant, que l'amour console
Les filles des jours, qui doivent mourir
Pour que de leur sein, sans vaines paroles,
Naissent tous les soleils de l'avenir !

AUBE

La neige s'est déchirée
Toute la nuit sans crier,
Sans même gémir,
Mais elle est enfin apaisée.
Le soleil,
Équipé d'une hache neuve,
Peut venir : elle est prête.

Tu entendras bientôt se lamenter
L'âme de la neige
Dans la vallée devenue déserte.

Le cœur plein de pitié,
Le vent se taira,
Car il sait, lui, que la rédemption
N'est qu'une coûteuse chimère.

CRÉPUSCULE MÉFIANT

Sur de noirs brisants déferlent les vagues
Du lourd chagrin de la lune sans bague.
Mon cœur est nu, ma rêverie zigzague.

Là-bas, là-bas, loin d'une mer qui pleure,
Mon double aigri sonde les yeux des heures
Où des essaims de promesses se meurent.

Dans le ciel blanc, des choucas pleins de verve
Se moquent sans pitié des âmes serves
Que la trahison d'une idole énerve.

Le soir descend, une souffrance neuve
Rend à la nuit ses vêtements de veuve ;
Le sang du soleil glisse au sombre fleuve.

Qu'irais-je chercher au fond de moi-même,
Sinon le fleuve lent, brillant ou blême,
Qui chemine en berçant tout ce que j'aime ?

II

*Be near me when the sensuous frame
Is rack'd with pangs that conquer trust,
And Time, a maniac scattering dust,
And Life, a Fury slinging flame.*

*Be near me when my faith is dry,
And men the flies of latter spring,
That lay their eggs, and sting and sing
And weave their petty cells and die.*

*Be near me when I fade away,
To point the term of human strife,
And on the low dark verge of life
The twilight of eternal day.*

ALFRED TENNISON

UNE VOIX, RIEN QU'UNE VOIX

Une voix s'offre aux pensées désolantes
Des âmes nues séparées par leur nuit,
Une voix confondue avec le bruit
Si inquiétant que fait le vent qui hante
Les arbres des jardins secrets séduits
Par l'obscur désir des âmes souffrantes.

Rien n'est dit de l'exil ni de l'oubli
Dans les jardins où meurt un dernier rêve.
À l'heure marquée, sans recours s'achève
L'enchantement des cœurs trop tard unis !
Sur le désert le soleil noir se lève.
Des coqs reniés stérile est le défi !

SONGE BAROQUE

Dure comme le souci,
Une main frappe à la porte.
Qui peut bien venir ici
Veiller auprès d'une morte ?

Épigone du corbeau
Qu'immortalisa le maître,
Un merle ni gai ni beau
Regarde par la fenêtre.

Au fond d'un trouble miroir,
S'agite une foule infâme
D'yeux qui s'efforcent de voir
Ce qui grouille dans son âme.

Héliotropes, myosotis
Et pensées, de leurs pots, clament :
« À tous nous offrons, gratis,
Les certitudes des flammes. »

Au loin l'océan gémit :
Il voit trépasser les mouettes,
Et aucun dieu n'a promis
De changer ses deuils en fêtes.

Au gouffre de l'horizon
Glissent des étoiles lasses.
Les retenir ? Elles ont
La force du temps qui passe !

VOYAGE BLANC

Voici que l'étrave de l'hiver
Fend la poitrine nue
De mon rêve unique.
Interroger le sillage ?
Vaineté des vanités !

L'ARAIGNÉE

Elle me regarde et se tait.
Nous nous ressemblons, je le sais.
Elle est du matin, moi du soir,
Ou le contraire, c'est selon.
D'espoir mêlé de désespoir
Sont faits, que Dieu le veuille ou non,
Tous les filets que nous tissons.

MYSTÈRE DE LA NOSTALGIE

La route de la lune est noire !
Dans le ciel que Dieu a créé
S'en vont seuls et désespérés
Les cœurs qui renient leur mémoire !

Nos âmes échangent leurs pleurs,
Mais rien n'est dit des pierres d'angle
Des rêves que la nuit étrangle
Sous les yeux d'un astre moqueur.

Non sans une secrète envie,
La lune avait cru pour toujours
Bâti le temple de l'amour
Par nos âmes enfin unies !

Les rêves peut-être perdus,
La lune les conserve-t-elle,
Dans sa solitude éternelle,
Pour nos cœurs trop vite déçus ?

STATUES DU JARDIN DU LUXEMBOURG

Elles écoutent le jet d'eau
Raconter à l'eau du bassin,
Sans jamais se lasser, l'histoire
Du merveilleux Puits de Myriam.

Autour de l'eau qui les observe,
Elles sont prêtes pour des rondes
Où mûriront, peut-être, enfin,
Des prières sans équivoque.

La mélancolique lagune
De Venise leur tend les bras,
Mais de loin, hélas ! de bien loin.

Les bannières nues du silence
Flottent dans la nuit de leurs yeux.

APPARITION

Bannières mortes
D'une procession qui erre
Dans les yeux d'une famine ?

Linge étendu sur des cordes
Au-dessus d'une eau
Sombre et sans mémoire ?

Mains suppliantes,
Filles du pays secret
Où les larmes de la lune
Se changent en fleurs de sang ?

Vol de goélands bannis,
Injustement,
Des falaises de l'amour ?

Nuage du ciel du Ghetto,
Livide comme un remords,
Scrutant mon cœur impur ?

UNE NUIT DU CIRQUE ÉTERNEL

La lune, à son miroir, déroule
Sa tresse blanche, et parait soûle
De chagrin, mais la sombre foule
Des années, sans la voir, s'écoule.

L'oubli, le bienfaisant oubli,
Que l'amour offre aux cœurs épris
De rêve est bientôt aboli.
Du mal le règne est rétabli !

Comment des cœurs ont-ils pu croire
Éteinte à jamais leur mémoire
Parce qu'un jour ils ont pu boire
Les larmes de la vigne noire ?

Le gardien de la vie s'endort,
Il faut réveiller les remords
Dont l'amertume rend plus forts
Les cœurs qui voient venir la mort.

À CELLE QUI VIENT D'UN RÊVE EXIGEANT

En ne pensant plus qu'à toi,
Pourrai-je éteindre la voix
D'une douleur qui s'exaspère,
Du monde réel prisonnière ?

En ne cherchant qu'au fond de moi
La source de ma trouble foi,
Toi, silence de ciel en feu,
Toi, visage sanglant de Dieu
Toi, à la fois le soleil et sa croix,
Puis-je espérer étouffer les flammes
Sans remords de ces bûchers infâmes
Injustement dressés dans mon âme ?

En reniant,
Témoin tout mon sang,
Ma païenne orgueilleuse promesse
De te faire oublier toute tristesse,
Pourrai-je me pardonner
De me croire abandonné
De toi et de Dieu, au bord
Du fleuve noir de la mort ?

Les longues nuits seront-elles
Moins longues et moins cruelles
Si à mon cœur de vieux chien

Je ne demande plus rien
Qu'un rêve resté fidèle
À ce rêve d'où tu viens
T'incarner dans une attente
À la fois douce et violente ?

En imaginant que d'un au-delà
Ton cœur peut voir dans le cœur des parias,
Aurai-je fabriqué des souvenirs
Agréés par Dieu quand mon âme ira
Au Jugement où nul ne peut mentir ?

PRÉLUDE

L'ombre légère d'un nuage
Court sur les champs de tournesols
Et sur la route que je suis ;
— Et voici que le souvenir
Ambigu d'un amour passé
Se nuance du goût tout neuf
De la vieillesse sans merci !

LA NUIT APPAUVRIE

Une tristesse vigilante
Vient de me fermer les yeux ;
Je vois se déployer
Une brève scène familière.

Une vieille femme lasse
Aux cheveux tout blancs
S'est agenouillée au bord de la lune ;
Deux petits enfants orphelins
Se tiennent près d'elle sans rien dire ;
Elle va puiser avec ses mains,
Dans la lune calme,
L'eau qu'elle a promise aux deux enfants ;
La lune se change en lac de sang.

À UNE SŒUR AÎNÉE

Entends-tu, nostalgie, le chœur des nuages
Exalter dans mon âme un rêve doux
Comme le regard de la lune étrange
En qui se reconnaît un amour fou ?

Révéleras-tu, nostalgie bavarde,
À mon cœur les mots qu'il faut prononcer
Pour conjurer le soleil noir qui darde
Ses durs rayons sur les cœurs esseulés ?

Prophétesse qui lie rêve et prière
Dans les méditations qui cherchent Dieu,
Parle, nostalgie, première et dernière
Compagne des nuits des cœurs malheureux.

Fidèle nostalgie, source pérenne
De mes poésies, ombre sur les murs
De tous les jardins où errent mes peines,
Feras-tu fleurir mes espoirs obscurs ?

HEURES CARNASSIÈRES

Les chants des merles fouillent l'ombre
Et la lumière des jardins,
Mais il sera bientôt trop tard,
— Trop tard, pour réveiller l'amour.
Les ailes noires des horloges
Ne connaissent pas la fatigue !

Le chagrin, dans le cœur des merles,
Berce le reflet du ciel pâle
Où erre, caché, le soleil.

AU BORD DE LA NUIT

Regarde ces larmes tumultueuses
Qui coulent au fond des ravins
Dont sont balafrées nos deux vies.
Nous y avons jeté les cendres
D'étoiles filantes découronnées ;
Nous y avons versé le fiel
De cent chimères jalouses,
Et la lie des crépuscules
D'où toute espérance est bannie.

Regarde ces larmes,
Sœurs de la prière
Que nous n'avons pas su dire.

Regarde ces larmes,
Et rends-nous forts comme la pitié.

VOIX

Un himalaya les sépare,
Mais avec l'aide des nuages,
La voix proche et la voix lointaine
S'interrogent et se répondent.

L'une et l'autre clament sans trêve
Leur désir que dans l'une et l'autre
S'entende, tonnerre ou murmure,
La voix du seul Dieu qui console.

ANTIGONE

Chanson de cuivre douloureuse,
Libère le gosier du merle
Qui arpente l'appui austère
De ma fenêtre aux yeux de steppe.

Chanson, une même lumière
D'automne las revêt nos âmes
De reflets trompeurs. Viens, partage
Avec moi et l'oiseau la force
Qui peut apprivoiser les peines.

LES LARMES NUES

Tes yeux, non les miens, sont la source
De ces larmes qui adoucissent
La brûlure d'un rêve blessé.
Quels cris, pourtant, quelles exigences
De mon âme révoltée
Dans la nuit où s'enfonce mon corps !

La lumière mutilée qui m'accompagne
Sur tous mes chemins d'exil
Ne console pas mon âme
De ne plus être désaltérée
Par la cruche bleue de la Samaritaine.

J'ai dit désirer que la Mort
Nous prenne tous les deux par la main
Pour traverser les rues
Où l'angoisse rôde.
Ai-je menti, une fois de plus ?

Qui es-tu, véritablement ?
Ah ! qu'importe ! c'est toi qui es venue,
C'est dans la douceur de tes larmes
Que mon âme sent la charité de Dieu !

DIT AVEC JUSTE UN PEU D'IRONIE

Aucun éclair dans le silence obscur
De l'avenir ! Une âme se rebelle :
Depuis si longtemps elle cherche en elle
Un chemin promis par un rêve impur !

« Pourquoi toujours errer sans rédemptrice
Dans un monde où rien n'annonce l'oubli
Des tourments des cœurs lâchement trahis,
Et où tous les soleils au gouffre glissent ? »

Pauvre âme abandonnée au fleuve affreux
De son destin sombre et tumultueux !
Pauvre âme qui se perd à tous ses jeux !
Pauvre âme où se déchaîne un âpre feu !
Pauvre âme aveugle aux sourires de Dieu !

Pauvre âme abandonnée à sa détresse
Dans l'immense nuit par un Dieu jaloux,
Car de l'au-delà aucune promesse
N'émeut les grelots des bonnets de fou.
Une vie passée à souffrir sans cesse !
Pitoyable éclair, vraiment, est ce tout !

C'est à Pascal que ce discours s'adresse.

CHANSON PARISIENNE

Je ne suis qu'un pauvre trouvère,
Seul et vagabond sur la terre ;
Je n'ai ni beauté ni jeunesse,
Ni célébrité, ni richesses.

Sous les paupières de la Seine
Pourrit le soleil, roi sans reine.

Mes chansons peuvent être folles
Mais elles ne sont point frivoles,
Car dans toutes ces confidences
De beaux rêves et de malchance,
Je t'appelle, tendre inconnue
Qui vêtiras mon âme nue,
Et nourriras mon cœur qu'enlace
Une faim méfiante et tenace.

Sous les paupières de la Seine
Pourrit le soleil, roi sans reine.

LA MARE

Vais-je, sans le vouloir, trahir
Quelque rêve de la dormeuse,
En clouant au ciel les soupirs
D'un aulne à l'âme douloureuse ?
Frères hiboux que fait souffrir
Le sombre ange de la malchance,
Vous savez combien de plaisirs
Satan peut savourer en France !

Je me méfie, certes, du sort ;
Pourtant, crois-moi, lune muette :
Je n'ai pas peur de l'eau qui dort !
Sans cela, serais-je poète ?

PROMESSES

Nous irons entendre chanter
La lune, au bord de l'eau, les nuits
Où nos mains craindront d'oublier
L'art de panser les vieilles plaies
En faisant s'élever des cordes
D'une peine des mélodies.

Lorsque des rossignols amers
Nous rappelleront les exils
Dont on ne peut se consoler,
Nous nous souviendrons des chemins
Bordés de ronces sans mûrons
Où nous avons, enfants, rêvé.

Tu le sais aussi bien que moi,
Il n'est pas d'autre éternité
Que celle où nous nous aimerons ;
Rassure ton cœur, nous saurons
Garder de tout mal le pays
Où maternelles sont les sources.

CHANSON DE SEPTEMBRE

Le printemps fait la guerre aux rêves,
Et il n'accorde pas de trêve,
Nous le savons, nous l'avons vu.

Cet été, par chance, a pourvu
Nos cœurs, pèlerins faméliques,
Du seul désirable viatique :

L'amour toujours recommencé
Et qui défie le temps qui passe,
Chèvrefeuille et jasmin tressés
En couronne au parfum tenace.

Vienne l'hiver aux doigts glacés,
Après l'automne et ses grimaces,
Vienne la mort nous menacer,
Nous aurons vu Dieu face à face !

COMMUNION

Le saule est penché
Sur l'eau qui rêve ;
Le coucou niché
Sur le saule enlace
De son chant moqueur
Les rêves vivaces
De trois tendres cœurs.

CHANSON D'AVRIL

Que vas-tu me dire à l'oreille,
Ô vent d'ouest à l'haleine douce ?
Qu'il vaut la peine que je veille
Ce soir avec la lune rousse ?

Que le soleil broie sa lumière
D'une main ferme, et ensanglante
Le ciel, seul témoin du mystère
Des noces de la mer violente ?

Que ma nostalgie est féconde,
Que je la verrai apaisée,
Et ne serai plus seul au monde
Avant la fin de cette année ?

SÉRÉNADE À UNE SIRÈNE

Reconnaître ta voix dans les sanglots
Gonflés de tourbillons, et noirs, de l'eau,
Que je sois capitaine ou matelot,
C'est mon destin, — je le vois les yeux clos.

LUMIÈRE MARINE

Je ne fais rien sur la terre
Que t'appeler, toi qui n'es
Ni mon enfant ni ma mère,
Promesse au regard de lait ;

Toi qui mûris dans le ventre
Toujours fécond de la nuit,
Feu qui dois éclairer l'ancre
D'un cœur que l'amour a fui.

Même quand, bouffonne reine,
Une lune de fer-blanc
Se pavane sur la scène,
Je t'appelle et je t'attends.

Je sais bien que rien ne change
Dans le monde terraqué,
Et que pour chacun vient l'Ange
De la Mort au jour marqué.

Je ne guette aucun prodige
Qui dise proche ton temps,
Car la force qui m'oblige
À t'attendre, c'est mon sang.

REMARQUE DE LA MER

Le soleil, lui, n'essaie pas de tricher
Avec le Destin, au regard si lourd ;
Il a le cran de simplement marcher
Au-devant d'un violent dernier amour.

CHANSON D'UNE DAME SAINTONGEASE

Ne crains rien, je te donnerai,
Insatiable chardonneret,
La chair et le sang d'un secret,

Des rêves bleus presque ineffables
Nourris dans un désert de sable
Par une peine intarissable,

Des rayons de *l'amour de loin*,
Et un poème nu où point
Un autre amour couteau au poing.

MADRIGAL FOURCHU

Émule d'Orphée, frère des hiboux,
Ni l'enfer ni la nuit ne me font peur ;
Si je dois t'aimer, j'irai jusqu'au bout
Des chemins où pourra battre mon cœur.

PAR UN MATIN DE PRINTEMPS

Anémone toute nouvelle,
Qu'attends-tu, au bord du chemin ?
Le passage de l'infidèle
Au sourire sans lendemain ?

Son ombre chantante et légère ?
Les songes nichés dans ses yeux ?
Quelque signe de ses paupières
Moins énigmatique que Dieu ?

Sa girandole de promesses
Mûries dans les ventres des nuits ?
L'étoile qu'elle tient en laisse ?
Le vent bariolé qui la suit ?

Non ! ne dis rien, sœur de la peine
Si vieille que je porte en moi :
Toute réponse serait vaine,
La lune fleurit chaque mois !

ILLUSION

Tu as cru voir, un court instant,
Un audacieux danseur de corde
Sans balancier, sur l'horizon ;
Et ce n'était que le soleil,
Rien de plus qu'une grasse éponge
Gorgée du sang de notre amour !

DANS LE JARDIN DU LUXEMBOURG

À peine les grilles ouvertes,
Je suis entré dans le jardin
Pour méditer, en pèlerin.
Je contemple son herbe verte
Pour consoler mon cœur. En vain !
Que Paris est dur, ce matin !

Sur la pelouse qui sommeille,
Un rêve, les ailes coupées,
Gît, comme une statue brisée
De reine ou de sainte violées.
Que direz-vous, ô sœurs abeilles
À mon âme ainsi dégrisée ?

Le soleil en vain s'évertue
À me faire voir dans la nue,
Nimbée d'une lumière crue
Une belle que j'ai perdue.

J'ai cru avoir trouvé la femme
Qui guérirait mon cœur amer ;
Hélas ! s'est éteinte la flamme
Qui plaidait pour moi dans sa chair,
Et l'horizon n'est plus que lame
Séparant le ciel de la mer.

Près d'elle, j'ai vu les promesses
De Dieu fleurir à l'occident !
L'été, hélas ! aux vignes laisse
Des fruits qui agacent les dents.

CRÉPUSCULE

Le soleil ne chantera plus,
Il a mangé son rouge-gorge
Et ce n'est plus qu'un nid désert.
Sous son masque gris, le ciel pleure.

MADRIGAL FAUVE

L'ombre dévore sa rancœur
D'être ombre, à jamais impuissante ;
Mon cœur, lui, dévore mon cœur,
Les jours où tu en es absente.

SIMPLE RÉPONSE

Que veux-tu que je te dise
Qu'un autre n'ait déjà dit
Il pleut, il pleut sur Venise
Du vendredi au jeudi ;
Et dans mon âme ruisselle
D'amères chansons, ma belle,
Du vendredi au jeudi.

PRINTEMPS JAUNE

Pour un faux témoin de perdu,
Dix de retrouvés, hirondelle ?
Sans doute ! Mais combien de belles
Que je puisse aimer comme celle
Qui a si longtemps prétendu
Apercevoir dans les nuages
Et dans les chants des coquillages
Les mêmes rêves bleus que moi,
Avant de désertier mon toit ?

DEVANT LE MIROIR NOIR

Les temps ont changé
Nos esprits n'ont plus la liberté
De croire reconnaître,
Dans un rêve qui vient de naître,
Le fantôme de notre destin,
Qui de toute façon échappe à nos mains,
Qu'on peut figurer par le voyage
D'un bateau dont nous sommes les marins.
Il vaut mieux faire bon visage
Au nouveau jeu que de s'affliger.

Nous souffrons à notre manière,
Dans notre chair et dans notre âme.
Nous ne connaissons pas la fin du drame
Mieux que ceux qui dans les cimetières
Dorment depuis peu ou depuis longtemps
Sans savoir si le Dieu de nos mères,
Du fond du ciel, nous entend,
Malgré le bruit que fait notre sang.

Qu'y a-t-il de plus vain que les grimaces
Que les orphelins humiliés
Font sans le savoir devant la glace
Lorsque dans leur cœur ils ressassent
Leurs regrets de rêves reniés ?

III

À moi le ciel ! à moi le bonheur de t'aimer !

*Tu n'en sauras rien sur la terre :
Flamme invisible en ton chemin,
Je vivrai d'un ardent mystère
Sans avoir rencontré ta main.*

MARCELINE DESBORDES-VALMORE

UN AVEU BIEN BANAL

Que suis-je donc de plus que l'ombre errante
D'une ombre affamée, nue, qui se souvient
D'avoir cru que la nuit serait plus lente
À dire que bientôt ne sent plus rien
Une âme qui vient vers elle souffrante ?
Cesser de souffrir ! n'est-ce pas un bien ?
Oh non ! ma pensée est plus cohérente :
La vérité toute nue me tourmente ;
J'avoue que j'ai peur de la mort qui vient
Me délivrer de ma vie de vieux chien !

Rien de nouveau dans le monde si triste
Et si dur que décrit le fabuliste !

*« Plutôt souffrir que mourir !
C'est la devise des hommes. »*
Dire le contraire, en somme,
C'est tout bonnement mentir.

LETTRE DE PIERROT À COLOMBINE

Ton absence est un enfer
Plus brûlant qu'aucun été,
Plus glacial qu'aucun hiver.
Fais attention, ma beauté :
Cet oiseau qui sait chanter,
Seul dans sa prison de fer,
L'amour et la liberté,
Mon cœur doux comme la mer,
Pourrait bien se révolter !

LA FEUILLE DE MARRONNIER

Je serai bientôt morte,
Simple est mon avenir :
Tomber, et puis pourrir.
En quel endroit ? — Qu'importe !

Adieu murmures, chants
Et stériles étreintes,
Adieu passion éteinte
Du vent, mon seul amant !

Adieu soleil, nuages,
Chats moqueurs, merles sages,
Tout va finir ! — Tant pis !
Adieu, adieu Paris !

L'AUBÉPINE ET LE FANTÔME
RONDE

Oh ! la fille aux cheveux blonds
Qui ne sait dire que non
Est tombée dans son miroir.

La lune la voit errer
Comme elle-même et pleurer
Toute seule dans le noir.

AMOUR NON PARTAGE
ÉPIGRAMME

Il pleut, il fait nuit, il fait froid
Dans mon cœur, mais je t'aime encore !
À perdre au jeu, nous fûmes trois :
Toi, moi et cet amour que dorent,
Dans mes rêves sans horizon,
Les rayons de ma déraison.

UN ADIEU

De ses yeux noirs comme charbon
Coulait des pleurs de circonstance.

Dans ses yeux, champions d'inconstance,
Mais profonds comme un ciel de France,
Le soleil brillait pour de bon.

À L'HEURE DE LA SIESTE

Ses volets clos, un solitaire
Déchiffre sur des phylactères
Où dansent des grains de poussière
La vanité de sa misère.

PETITE COMPLAINTÉ

Désormais le rossignol
Ne tentera plus sa chance ;
La foule des tournesols,
Ses frères, prie en silence.

TRISTESSE EN FLEUR

Les aiguilles de la pluie
Transpercent mon âme lasse
Prisonnière du jardin.

Les lilas tendent les bras
Vers une fée sans visage
Aussi lointaine que toi.

Maman, tendre soleil rouge,
Tu ne reviendras jamais !
Le printemps ne me ment pas.

SUR LA COLLINE

Aurore, vieille aurore,
Comme tu as changé !

À quoi bon te parler
Du chemin solitaire,
Muet comme une tombe,
Par où je suis venu !

Aurore, vieille aurore,
Comme tu as changé !

SONNET SONNETTE DE BONNET

Maintenant que devenu vieux
J'effeuille en vain des marguerites
Pour calmer mon cœur hypocrite,
Je dis au jardin des adieux :

« Je me suis perdu pour bien peu !
Une ombre que le vent agite !
Un songe abandonné trop vite !
Comme le destin est affreux ! »

Mais la vérité est plus dure,
Hélas ! l'agonie que j'endure
N'est que la fille de mon sang.

Me plaindre du destin ! Pensée
Qui vient couronner dignement
La folie d'une âme blessée !

GRELOT

Ses mains qui vieillissent sans bague
Tiennent les mains du noir souci.
Qu'est-elle venue faire ici ?
Seulement voir mourir les vagues ?

Sœur de douleur des goélands,
Elle dédaigne les nuages.
Le petit café de la plage
Est un asile bien branlant !

Est-ce qu'un morne doute enlace
Son cœur si longtemps esseulé ?
À quoi bon avoir pu parler
Avec l'océan face à face ?

N'envie-t-elle plus le destin
De la si célèbre Aliénor,
En secret, sous le ciel qu'endort
La menteuse fée du matin ?

Dans son cœur, le Prince de Blaye
Et tous les autres troubadours
Sont-ils morts ? ses rêves d'amour
N'ont-ils été que de feu de paille ?

Ça n'a ni rime ni raison,
Ce n'est ni des champs ni des villes,
C'est une berceuse inutile,
Ce que fredonne l'horizon !

BRUME HANTÉE

Un rêve vient à se rencontre,
Elle ne lui tend pas la main,
Le rêve rebrousse chemin.
Voilà ce que le temps lui montre
Dans son miroir, peut-être en vain.

L'ÉQUINOXE GASPILLÉ

Elle n'ose pas caresser
Les algues, ces mains tendues,
Dont s'est emplie la lumière
Mélancolique de septembre.

Le tangage et le roulis
De son rêve lesté d'idoles
Ligue les mouettes et le ciel
Contre la faim de son cœur.

Cette barque lente qui vogue
Sur ses yeux n'est pas un amour,
Ce n'est qu'une ombre, bercée
Par un gouffre de nostalgie.

SANG SÉCHÉ

Nos nostalgies se sont croisées
Sur des chemins qui longent des plages
Où déferlent, rageuses mais sans force,
Les vagues de la mémoire.

L'océan dilapidait ses prophéties.
Nous laissions l'été offrir
Au seul néant des sacrifices
Nourris de nos mains.

Rien n'avait changé depuis des millénaires.
Dans nos cœurs se reflétaient
L'âpre vieillesse du soleil,
Les reproches mélancoliques
Des mouettes berceuses de rêves,
Et l'ironie de l'horizon.

Des barques dansaient tristement
Sur notre liberté vertigineuse,
Et nos âmes séparées
Attendaient, attendaient.

Je regardais l'océan dans les yeux ;
Elle, non.
Larmes clandestines,
Les embruns mouillaient ses cheveux.

PRÉSENCE

« Je me suis vue sur mon balcon
Brodant les langes de la lune.
Comprends-tu ce rêve ? » dit-elle
À l'ami qui lui a montré
Des lunes des nuits de Galice
La vaine infinie nudité.

CHANSON BLANCHE

Ses larmes coulent dans l'eau
Qu'elle a prise pour miroir.

Ah ! ne me reprochez pas
La franche amitié du vent.

Tous ses soleils sont fanés
Et le ciel maudit l'étang.

Ah ! ne me reprochez pas
La simple amitié du vent.

Sur l'eau triste de ses yeux
Flotte un nid sans oisillons.

Ah ! ne me reprochez pas
La pauvre amitié du vent.

LEURRE EN LOQUES

Elle est assise avec d'autres gens
Dans la salle en sous-sol d'un café.
Ses lèvres languissent,
Loin de toute source.

Çà et là, dans un nuage
De paroles dérisoires,
Des ombres remuent faiblement,
Peut-être des mains, — qui sait ?

C'est une réunion, ce soir,
On ne peut plus ordinaire.

GUETTEUSE

Du sommet de l'île déserte
Autour de laquelle gémissent
Les flots opaques de son cœur,
Elle guette, ivre d'incertitude,
L'approche d'une chanson
Très longtemps, très longtemps captive.

Mais, hélas ! elle n'entend pas
L'ange des rencontres crier :
« Aujourd'hui, là-bas, en Galice,
La lune a mis au monde un arbre
Qui rôde sur tous les chemins,
Et dont l'ombre grande ouverte
Est une bouche d'exil. »

Les nuages rongent le ciel.

TÉMOIGNAGE D'UNE GUÊPE

Elle ne laisse pas son cœur
Poser clairement la question
Dont il la harcèle sans cesse :
« Que cherches-tu sous le soleil ? »
Mais la réponse est toute prête :
« L'inconnu, — le rouge inconnu,
L'inconnu aux yeux de serpent. »

PÈLERINAGE

Dans le grand jardin silencieux
Qu'envahit lentement la nuit,
Elle entend les arbres confier
Des secrets brûlants à la brise.

La solitude est son seul guide ;
Elle sait bien qu'aucune allée
Ne la mène au seuil de l'oubli.

Sous ses pieds de flâneuse lasse,
Le gravier gémit doucement.

HEURES EN JACHÈRE

Impure et sombre est cette nuit ;
Son flanc restera-t-il stérile ?
Soledad, les yeux brûlants, veille,
Avec une seule compagne
Qu'elle n'interroge pas :
Une lune décharnée
Et qui n'a plus que des lambeaux
De patience et de fragile foi
Pour cacher sa misère et sa honte.

LA PLAIE IRRITÉE

Elle est revenue souffrir, à la brune,
Au bord de la mer : elle envie les dunes
Dont la bruyère est toute la fortune.

L'horizon fiévreux aux branches dolentes
Se change à ses yeux en forêt ardente ;
La mer s'aigrit, les galets s'épouvantent.

Mais l'appel du vrai Dieu lui semble un leurre,
Et l'univers une triste demeure.
À cause du péché, les mouettes pleurent.

SŒUR TARDIVE

Ses prières n'y pourront rien,
Le sillage de l'hirondelle
Qui vient de traverser la nef
Ne cicatrisera jamais.

Des torrents de silence creusent
Des lits douloureux dans son cœur ;
Qu'importe qu'ils se jettent tous
Dans le même trouble miroir !

Qu'importe que la blonde lune
Ait reconnu sa sœur tardive
Dans la pénitente éplorée
En deuil de sa triste jeunesse !

ENTRE CHIEN ET LOUP, DANS LE DÉSERT

Frappe le rocher, une seule fois,
Et l'eau jaillira, si tu as la foi,
C'est ce que dit le livre incorruptible
Que lisent le rêve et l'amour : la Bible.

Un éclair de tes yeux peut révéler
La source d'amour cachée dans tes peines,
Homme errant, las des espérances vaines,
Qui ne croit plus qu'en la sainte pitié.

Pare, si tu veux, ton âme mauvaise,
Mais à quoi bon, si ton corps est promis
Aux seules voluptés, qu'austère lit,
Lui offrira bientôt la terre glaise !

L'impartialité du sort ? humour noir !
Dieu ne bénit pas toutes les enfances !
Dans le désert fait son nid le silence
De l'amour cherché du matin au soir !

Va, sans te retourner, ombre sans grâce,
Sur le chemin que nul ne peut choisir.
Dans ton rêve avide une autre ombre passe
De loin en loin, c'est tout ton avenir !

Tu n'entends pas les pleurs des orphelines,

Les deuils et les péchés t'ont rendu sourd,
Mais ta nostalgie, à prêcher encline,
Garde en toi vivant un secret amour.

*Cet homme qui tend à des réprouvées
Un calice de chair de rêves plein,
Son cœur, est-ce moi que ton âme plaint ?
Ô sœur de mes nuits, dis-moi ta pensée !*

AGAR

Sans une goutte d'eau à boire,
Tu marches, le cœur aux aguets,
Dans un âpre désert, muet
Malgré les cris de ta mémoire.

Ne sens-tu pas que tout l'été
Pleure une fleur, ton seul viatique
Dans le rêve mélancolique
De ton soleil abandonné ?

Les nostalgies des anémones
Et des lys bercent la rosée
Par des nuits impures laissée
Aux jardins, car Dieu tout pardonne !

Ah ! quelle tristesse, pourtant,
Sur le monde entier se répand
Quand un juste au désert confie
D'une humble servante la vie !

Nous sommes tous nés pour souffrir,
Nous plaindre, être plaints, et mourir !
Où vas-tu, pauvre répudiée
Dont l'âme n'est pas résignée ?

Que vois-tu, de tes yeux mi-clos,

Dans le lointain où s'enchevêtrent
Les pâles couleurs des « peut-être »
Et les ombres crues de tes maux ?

Qu'espères-tu, Agar, perdue
Loin des vrais chemins, loin des puits,
Découvrir, pour franchir la nuit,
Dans des rêveries défendues ?

La paix, ou l'ardente illusion
De voir s'ouvrir le désert bleu
Devant ton cœur qui cherche Dieu
Dans ses longues méditations ?

LA DÉFAITE

Maudite trois fois soit la solitude
Qui sans pitié les agonies dénude
Du mélancolique et pieux « au revoir »
Que dans un regard une âme peut voir !

Tu m'as reconnu, cruelle agonie !
Où t'aurais-je fui ? tu as de bons yeux.
Je suis celui qui a triché au jeu
Avec le sort durant toute sa vie,
Et qui n'a rien gagné, j'en fais l'aveu,
Que deuils, remords, solitude infinie.
Mais du fond de mon corps mon âme crie
Vers un au-delà inconnu, vers Dieu !

Les nostalgies que j'ai trop tard comprises
Ont pâles et nues flotté dans mon sang
Comme un reflet de lune sur l'étang
Des ombres, quelle ombre en serait surprise ?

Que sais-je du monde où je vais mourir
Emprisonné dans mon lit de malade ?
Sur mes lèvres s'attarde un baiser fade :
Le mystique baiser d'un vain désir.

Ah ! souffrance nue, tu es la plus forte !
Tu peux faire tomber au fond du puits

L'homme qui doit lutter avec la nuit
Sans autre allié que l'âme d'une morte
Qui réside au fond d'un cœur douloureux,
Et dont le nom, clamé par un poète,
Pourrait, comme les noms secrets de Dieu,
Changer les jours de deuil en jours de fête.

Tu es noire, froide, armée de poisons
Qui pénètrent l'âme et la désespèrent ;
Tu viens couronner une vie amère
D'épines honnies par le vrai buisson
Ardent du désert, perverse vipère !

Tu sais rester prudemment sourde au nom
Qui me rendrait ma pauvre vie plus chère
Que la mort, en dépit de ma raison,
Des vaines douleurs très sage adversaire.

DEUX ÂMES DANS LA CAMPAGNE

Nos âmes ont rêvé que leur attente
Leur promettait somptueuse moisson.
Un doute douloureux, hélas ! me hante :
Était-ce prophétie ? je crains que non.

Ai-je laissé pourrir dans les sillons
Les grains semés par ta main citadine ?
Que chuchotent donc nos âmes enclines
À s'attrister des rêves qu'elles font ?

Depuis tant d'années les volutes grises
De nos nostalgies déparent le ciel !
Et obstinément nos âmes se disent
Qu'un jour fleurira l'amour éternel !

Depuis tant d'années mûrissent les plaies
Dans ma mémoire ouverte sur la nuit !
Pourquoi ai-je si mal soigné la haie
Qui clôt le champ d'où le mal avait fui ?

Tant d'années par les deuils défigurées
Ont passé sur les champs et les chemins !
Mon âme, pourtant, ne s'est pas lassée
D'interpréter les lignes de ta main !

Miroir est la solitude des villes !

Reflets est la solitude des champs !
L'inverse ? tant mieux ! l'amour est patient !
L'humour de Dieu peut-il être stérile ?

Un rêve n'est rien qu'un rêve de plus !
Certes ! mais Dieu y voit une promesse
D'une âme qui lutte avec la tristesse.
Nos âmes ont fait ce qu'elles ont pu.

CROQUIS DÉVORANT

Premier mai. Tout Paris
Résonne de ce cri :
« Muguet, joli muguet ! »
Mais Paris n'est pas gai
Pour les cœurs sans abri !

À l'autre bout du monde,
Au bord de la Gironde,
L'insolent soleil rit
Des carrelets épris
De leur rêve aux yeux gris.

LA FÉE ET LE CARRELET

— Je suis venue d'Angleterre
En Saintonge satisfaire
Ton cœur, pêcheur solitaire.
Que veux-tu en récompense
De ton infinie patience ?

— S'il te plait, fais que se prenne
Dans mes bras une sirène
Qui ne sois pas trop vilaine.

— Je suis une fée terrienne ;
Je n'ai pas, — cela me peine —
Une influence bien grande
Sur les êtres et les choses
Du monde marin. Demande,
Carrelet, quelque autre chose !

— Prépare de tes mains fines,
Bonne fée, dans ta cuisine,
Un charme qui me transforme
En bel arbre, chêne ou orme,
Plongeant de fortes racines
Dans le flanc d'une colline
À la tendresse divine.

JUILLET NU

La mer s'éloigne, lentement.
La falaise ne pleure pas,
Elle dort ; peut-être son âme
Baigne-t-elle dans un doux rêve.

Les carrelets ne dorment pas,
Ils regardent passer au loin,
Surgi d'une blanche tristesse,
Un goéland aux ailes lasses
Qui marque à tout jamais le ciel
De son sillage dévorant.

CHANSON DE LA FALAISE

Ce n'est pas la lune
Que le carrelet
Esseulé désire,
Ô nuit oublieuse !

Bien que soûl de peine,
Son cœur a renié
Toutes ses chimères ;
Pure est son attente !

LES MERS D'UN CARRELET SOUFFRANT

Plaintives steppes où se perdent
Les rêves qui ont pris la main
D'un astre pervers ? Non ! Plutôt
Paumes où vient danser le vent,
Tournées vers la ruse infinie
De la blancheur d'un ciel d'été.

PASSIONS

Dans le ciel, lourd et houleux, règne
Une lumière de naufrage ;
Les écueils sont nus ; l'horizon
N'a plus que la peau sur les os.

Les carrelets jouent à la mourre
Avec de cruelles chimères ;
Les vagues égrènent en vain
Leur long chapelet de sarcasmes.

La lune attentive examine
Les carrelets, et se demande
Si l'un d'eux voudra bien chercher
Avec elle un chemin qui mène
À une promesse croyable.

PARAVENT

Des goélands tracent des caractères
Ambigus sur la face du ciel
Tournée vers les yeux avides
De mélancoliques carrelets.
Parmi les goélands passe et repasse,
Déguisé, l'Ange de la Mort.

La mer aux replis de dragon
Ne révèle rien du sombre savoir
Englouti au fond de son cœur.

PREUVES

Je me souviens d'oiseaux de cendre
Qui traçaient un oracle obscur
Sur la douleur de l'océan.

Je me souviens d'un horizon
Souillé du sang d'une prière
Abandonnée par un cœur fou.

Je me souviens du lourd silence
De carrelets battus sans trêve
Par les flots de leur solitude.

TENTATIVE

Ah ! carrelet imprudent,
Carrelet dont la solitude
Peuple le cœur de chimères,
Ne sais-tu pas que la nuit mauvaise,
La nuit au ventre poisseux,
La nuit ogresse qui dévore
Les lunes prises dans sa toile,
La nuit fée cruelle qui change
Les berceuses de la mer
En hallalis,
La nuit qui fait pourrir les rêves,
La nuit, carrelet, qui ricane
En te voyant tendre les bras,
La nuit sans remords, carrelet,
Est la seule
À jamais passer par ici ?

FIÈVRES

Les vagues serrées du jour
Se brisent, loin de l'aurore,
Sur nos déceptions nues,
En enfantant une écume
De plaintes et de sarcasmes.

Le long de la grise Gironde,
A éclaté une révolte,
Dérisoire, de carrelets.

Les insurgés ont écrit
Sur les portes de leurs cœurs :
« Nous ne voulons plus attendre !
L'Étoile du Berger
N'est que la flamme d'une lampe
Inutilement allumée
Sur la tombe de l'amour. »

QUESTION AMÈRE

Ah ! sévère carrelet
Frère des sombres forêts
Qui étouffent leurs clairières
Et leurs fragiles sentiers ;

Frère des steppes sans bornes,
Capables de dévorer
Leurs aigles les plus hardis ;

Frère des volcans taciturnes
Qui attendent depuis longtemps
Une nouvelle vie ;

Laisseras-tu, toi, s'étioler
Dans ton cœur labyrinthique,
L'espérance aux fleurs de feu ?

FRUIT DE FALAISE

Ne sens-tu pas ton cœur pâlir,
En voyant la fragilité
Du pont qui relie nos âmes
Aux âmes des carrelets ?

Ô sœur, nous souffrons des mêmes maux
Que ces carrelets attentifs
Qui nourrissent déjà leur patience
De l'adieu d'un jour compatissant.

La mer attend calmement l'heure
De s'ouvrir au doux soleil.
Avec des yeux de pèlerins,
Les carrelets contemplant
La lune d'argent terni
Posée sur le ciel d'un bleu tendre,
La lune, petite, discrète,
Pièce de monnaie ancienne
Dont la valeur nous est inconnue,
À nous qui avons abandonné
Le monde où elle avait cours.

DISCIPLINE

Peux-tu apprendre, carrelet,
À la femme qui va venir,
À voir des soleils francs surgir
Des paumes de ses mains de lait ?

DANS UN THÉÂTRE DE TOUS LES TEMPS

Un noir silence est tombé sur la scène.
L'âme voilée d'une douleur pérenne,
Yorick s'éloigne en boitant sans pudeur.
La vérité ne peut plus être dite.
Le pardon est le seul consolateur
Des amants qui se sont reniés trop vite.

Nous nous aimions, et nous voilà réduits
À nous souvenir de tristes histoires !
Le Juif errant chemine dans sa nuit.
Trois chauves-souris hantent nos mémoires :
Les filles de Minée, trois téméraires
Trompées par leur sagesse imaginaire
Et leur réelle peur de la souffrance.
Alcithoé, Clymène, Iris, pendues
Au plafond de la grotte apprendront-elles
Avant de mourir que dans la souffrance
Sont enfantées les idéales joies
Qu'avec les mortels les dieux véritables,
Tels que Bacchus et Jéovah, partagent ?

Ah ! l'amour restauré par la pitié
Ne nous fera-t-il pas tout oublier ?

SINUEUX AUTOMNE

Deuxième édition, augmentée

Dans le jardin du Luxembourg, un après-midi	9
Berceuse	10
Chatolement	11
Sillon	12
Tapisserie moderne (Bourg au bord de la Gironde)	13
Rêve	14
Madrigal raisonnable	15
Lettre de Venise	16
Contre-feu	18
Avant de franchir la frontière	19
Souviens-toi	20
Au bord du fleuve	22
Chanson d'autrefois	23
Ce que des oiseaux migrateurs criaient du ciel	24
La traversée fantastique	26
Heure impure	27
Écorces nues	28
Cœurs faibles	29
Lune de décembre	30
Éclipse	31
Saison mauvaise	32
Fleur de brèche	34
Berceuse pour une grande fille	35
Attente joyeuse de Soledad	36
Scène d'automne dans le jardin du Luxembourg	37
Silhouettes enchevêtrées	38
Une intruse	39
Sur la falaise	40
Prédiction raisonnable	42
Le nid meurtri	43
Le libre arbitre	44

Paroles de Job	45
Damnés	46
Dans une église de village	47
Vers pour se rassurer	48
Aube	49
Crépuscule méfiant	50
Une voix, rien qu'une voix	53
Songe baroque	54
Voyage blanc	56
L'araignée	57
Mystère de la nostalgie	58
Statues du jardin du Luxembourg	59
Apparition	60
Une nuit du cirque éternel	61
À celle qui vient d'un rêve exigeant	62
Prélude	64
La nuit appauvrie	65
À une sœur aînée	66
Heures carnassières	67
Au bord de la nuit	68
Voix	69
Antigone	70
Les larmes nues	71
Dit avec juste un peu d'ironie	72
Chanson parisienne	73
La mare	74
Promesses	75
Chanson de septembre	76
Communion	77
Chanson d'avril	78
Sérénade à une sirène	79
Lumière marine	80
Remarque de la mer	81

Chanson d'une dame saintongeaise	82
Madrigal fourchu	83
Par un matin de printemps	84
Illusion	85
Dans le jardin du Luxembourg	86
Crépuscule	88
Madrigal fauve	89
Simple réponse	90
Printemps jaune	91
Devant le miroir noir	92
Un aveu bien banal	95
Lettre de Pierrot à Colombine	96
La feuille de marronnier	97
L'aubépine et le fantôme	98
Amour non partagé	99
Un adieu	100
À l'heure de la sieste	101
Petite plainte	102
Tristesse en fleur	103
Sur la colline	104
Sonnet sonnette de bonnet	105
Grelot	106
Brume hantée	108
L'équinoxe gaspillé	109
Sang séché	110
Présence	111
Chanson blanche	112
Leurre en loques	113
Guetteuse	114
Témoignage d'une guêpe	115
Pèlerinage	116
Heures en jachère	117
La plaie irritée	118

Sœur tardive	119
Entre chien et loup, dans le désert	120
Agar	122
La défaite	124
Deux âmes dans la campagne	126
Croquis dévorant	128
La fée et le carrelet	129
Juillet nu	130
Chanson de la falaise	131
Les mers d'un carrelet souffrant	132
Passions	133
Paravent	134
Preuves	135
Tentative	136
Fièvres	137
Question amère	138
Fruit de falaise	139
Discipline	140
Dans un théâtre de tous les temps	141

Ouvrages de poésie du même auteur
publiés par *Les Éditions de la reine Mab*

La lampe allumée
Six douzaines de triolets
La mouette et l'horizon
À mi-côte
Sinueux automne
Sillon inachevé
D'une ondoyante présence
Les orphelins repentants (3 tomes)
Poésies du jardin du Luxembourg (3 tomes)
301 poèmes brefs
De flamme et de neige (2 tomes)
Révélation d'aubes nues à des lèvres nues (3 tomes)
Par des nuits entrouvertes (2 tomes)

Dépôt légal : 1er trimestre 2013

Imprimé en France